

Journées cinématographiques dionysiennes  
*Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* 3<sup>e</sup> édition

# America versus America

L'Écran de Saint-Denis / **du 29 janvier au 4 février 2003**

**avant-premières / rétrospectives / festivals**  
toute l'année, les bonnes toiles sont sur fip.

fipradio.com



PARTOUT EN FRANCE SUR LE SATELLITE ET LE RÉSEAU CÂBLE

Journées cinématographiques dionysiennes  
*Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* 3<sup>e</sup> édition

# America versus America

L'Écran de Saint-Denis / du 29 janvier au 4 février 2003

**P**our la troisième année, l'équipe de l'Écran, avec le concours de collaborateurs ponctuels, va proposer à la population dionysienne – et au-delà – une semaine riche en découvertes, confrontations et discussions. Autour de notre passion commune, le cinéma. En proposant de décliner chaque année, sur un sujet différent, la superbe phrase du poète *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* nous prenons le risque renouvelé de l'intérêt – ou du désintérêt – du public. L'an passé avec *Exodes*, nous rencontrons une actualité qui ne cesse d'être nourrie sur ce thème et dont la Ville de Saint-Denis et son monument emblématique se sont illustrés tout particulièrement quelque six mois plus tard. Aujourd'hui avec *America versus America* (sujet choisi bien avant le 11 septembre 2001), nous aborderons cette semaine avec une lourde appréhension : l'actualité viendra-t-elle frapper de plein fouet avec une violence digne des grandes tragédies du siècle dernier et rendre dérisoires ces images d'ombre et de lumière quittant pour un soir leurs étagères de mémoire ou frémissantes encore des baignoires des laboratoires ? Et pourtant ! Quelle que soit l'actualité que nous, citoyens, faisons et subissons, ne doit-on pas toujours, en quelque situation, avoir recours à la parole du poète ? C'est notre credo. Nous avons besoin de l'un et de l'autre : du citoyen et du poète. Qu'en ces semaines de tous les dangers *America versus America* joue son rôle, rien que son rôle.

Armand Badéyan, directeur de l'Écran

Les journées cinématographiques dionysiennes sont organisées par l'association Cinéma L'Écran, avec la Ville de Saint-Denis et coproduites par le Conseil général de la Seine-Saint-Denis, avec le soutien du ministère de la Culture et de la DRAC Ile-de-France, en partenariat avec Libération, FIP, TACC, avec le concours de la Cinémathèque française et du CNC.



## Index des films

**9/11** de Stratis Vouyoucas [p. 9]  
**America versus America** de Lionel Soukaz [p. 14]  
**Amerika** d'Al Razutis [p. 19]  
**Ange de la vengeance (L')** d'Abel Ferrara [p. 10]  
**Au cœur de la tempête** de Daniel Taradash [p. 14]  
**Award Presentation to Andy Warhol** de Jonas Mekas [p. 21]  
**Bal des vauriens (Le)** de John Cassavetes [p. 16]  
**Bienvenue Mr. Chance** de Hal Ashby [p. 6]  
**Birth of the American Flag** de Stan Vanderbeek [p. 10]  
**Black Liberation** d'Edouard De Laurot [p. 20]  
**Black Panthers** d'Agnès Varda [p. 16]  
**Boxing Match** d'Isabel Mendelson [p. 15]  
**Casino** de Martin Scorsese [p. 17]  
**Cri (Le)** de Marcel Hanoun [p. 9]  
**De l'autre côté** de Chantal Akerman [p. 17]  
**Derrière la porte verte** d'Artie et James Mitchell [p. 15]  
**Disneyland, mon vieux pays natal** d'Arnaud des Pallières [p. 17]  
**Documenteur** d'Agnès Varda [p. 16]  
**Echoes of Silence** de Peter Emanuel Goldman [p. 21]  
**État de choc, New York 11/09/01** d'Augustin Gimel [p. 9]  
**Fireworks** de Kenneth Anger [p. 14]  
**Flaming Creatures** de Jack Smith [p. 15]  
**Flics ne dorment pas la nuit (Les)** de Richard Fleischer [p. 11]  
**Forêt interdite (La)** de Nicholas Ray [p. 8]  
**Gerry** de Gus Van Sant [p. 21]  
**God's Country** de Louis Malle [p. 20]  
**Hallelujah** de King Vidor [p. 9]  
**Honkytonk Man** de Clint Eastwood [p. 19]  
**I Live in a Bush World** de Lionel Soukaz [p. 14]  
**I Love \$** de Johan van der Keuken [p. 10]  
**I Love Buffalo** de Kate Ross [p. 17]  
**In the Street** de James Agee, Helen Levitt et Janice Loeb [p. 19]  
**J'ai le droit de vivre** de Fritz Lang [p. 18]  
**Jardins de pierre** de Francis Ford Coppola [p. 7]  
**King of Marvin Gardens (The)** de Bob Rafelson [p. 15]  
**Lions Love** d'Agnès Varda [p. 16]  
**Malin (Le)** de John Huston [p. 10]  
**Marche gaie (La)** de Lionel Soukaz [p. 14]  
**Mickey au Vietnam** [p. 7]  
**Milestones** de Robert Kramer [p. 7]

**Mississippi Blues** de Bertrand Tavernier et Robert Parrish [p. 18]  
**Model Shop** de Jacques Demy [p. 20]  
**Muhammad Ali the Greatest** de William Klein [p. 19]  
**Mur Murs** d'Agnès Varda [p. 15]  
**Oasis** de James Schneider [p. 17]  
**Oncle Yanco** d'Agnès Varda [p. 18]  
**Passage à l'acte** de Martin Arnold [p. 18]  
**Pat Garret et Billy le Kid** de Sam Peckinpah [p. 11]  
**Pestilent City** de Peter Emanuel Goldman [p. 21]  
**Point limite zéro** de Richard Sarafian [p. 6]  
**Poursuite du bonheur (La)** de Louis Malle [p. 21]  
**Punishment Park** de Peter Watkins [p. 7]  
**Rodéo (perforations américaines)** d'Hervé Pichard et Mayumi Matsuo [p. 11]  
**Second Civil War (The)** de Joe Dante [p. 8]  
**Shot-Countershot** de Peter Tscherkassky [p. 11]  
**Sixième Face du Pentagone (La)** de Chris Marker et François Reichenbach [p. 7]  
**Song of Rio Jim (The)** de Maurice Lemaître [p. 11]  
**Sous-sol de la peur (Le)** de Wes Craven [p. 8]  
**Sweet Sweetback's Baadasssss Song**  
de Melvin Van Peebles [p. 20]  
**Texas Chain Political Massacre** de Lionel Soukaz [p. 14]  
**Tino** de Lionel Soukaz [p. 14]  
**Un cirque à New York** de Frédérique Pressmann [p. 17]  
**Un homme dans la foule** d'Elia Kazan [p. 18]  
**Union Maids** de Julia Reichert, James Klein et Miles Mogulescu [p. 6]  
**Ventre de l'Amérique (Le)** de Luc Moullet [p. 21]  
**Where Did you Get that Woman?** de Loretta Smith [p. 6]



Santana/Van Sant © 2001, My Cactus Inc.

Gerry de Gus Van Sant

**A**insi, ces deux gosses qui marchent dans le désert, éperdus, incapables de retrouver leur chemin mais inventant au détour leur propre route s'appellent tous deux Gerry. Il faut croire, *America versus America* 2003, que tous les garçons s'appellent Gerry. Et que Gerry et Gerry sont l'incarnation volontairement confuse, similaire, semblable, des deux faces de l'Amérique. Deux faces devenues indistinctes. Il n'est même plus nécessaire à Gus Van Sant de les opposer. Il n'y a plus, comme dans le Livre, le bon fils et le fils prodigue. Il ne reste désormais plus que la perte d'un ensemble de repères, dont la première désertification serait celle du territoire. « *He Stands in a Desert...* », prophétisait il y a vingt ans Jonas Mekas. Qu'un film (*Gerry*, donc) apparaisse à la fois comme la matrice de toute la programmation *America versus America*, tout en étant l'enfant qu'aurait engendré précisément la plupart des films choisis ici pour leur balancement entre leur pulsion contestataire et leur attachement à une idée américaine, pose en des termes suffisamment effrayants l'importance d'une question : c'est quoi les Amériques ? Doit-on écrire l'Amérique au singulier ou les États-Unis sont-ils assez larges pour laisser la place à une Amérique singulière ? Et cette Amérique seconde, que l'on définit immédiatement par son indépendance, n'est-elle pas vouée à n'exister que par des réponses au coup par coup à l'Amérique officielle ? Ne sont-elles pas intrinsèquement liées l'une à l'autre, jumelles ou presque, ne doit-on pas les appeler toutes les deux Gerry ?

Parce que l'Amérique, pour des raisons qu'il serait superflues de rappeler, se transforme de nouveau ces jours-ci en un territoire d'événements, où fusent les réponses les plus contradictoires, et parce qu'en conséquence le cinéma américain redevient tout aussi intrigant, à vif, paumé, plus très sûr, plein de questions à son endroit, ce même cinéma américain, dont on aurait presque fini par se désintéresser, pourrait retrouver une continuité dans ses questions, remettre sur le métier un ouvrage infini, un auto-portrait en passion que la précédente décennie avait, c'est rien de le dire, un peu laissé filer (que les films qui ont durant ce temps mort interrogé l'Amérique avec un sens critique soient européens et expérimentaux en dit long).

Le moment est donc particulièrement choisi pour faire l'histoire de cette dualité-là, de cette gemellité-là.

Et le faire vite, presque à la sauvage, pour expérimenter

jusqu'aux limites de cette opposition *America versus America* que plus d'un film, au cœur même de cette programmation, vient bousculer : ces deux Amériques, lorsqu'elles se dévissent, provoquent aussi un troublant effet miroir.

Alors, il faudrait presque distinguer, dans cette traversée cinématographique en sept décades américaines, les films qui croient en la possibilité d'une guerre civile, c'est-à-dire en un renversement des valeurs américaines profondes (il y en a, de *Hallelujah* à *La Sixième Face du Pentagone*, en passant par *Black Liberation* ou *Ms. 45*), de ceux qui n'espèrent qu'un bras de fer où déjà une voix autre inventerait sa place (*La Marche gaie*, *Fireworks*, *Amerika*). Une troisième alternative se démarque des deux premières, elle porte en elle un sentiment de repli qui n'est pas pour autant un constat d'échec, qui concerne tous ces films qui recherchent dans l'horizon des États-Unis un autre recoin, une autre région, fut-elle imaginaire, un refuge où s'exercerait la possibilité désespérée de croiser différemment le grand espace de l'Amérique (*Flaming Creatures*, *Echoes of Silence*, *Pat Garret and Billy the Kid*, *Vanishing Point*, *Model Shop*, *The Killing of a Chinese Bookie*, *Honkytonk Man*, *The King of Marvin Gardens...*).

Sans doute faut-il imaginer un hypothétique Grand Scénario américain, sa mythologie propre, sous l'angle d'un roman familial (couché sur papier bible) où des fils, qui se reconnaissent immédiatement en leurs pères, développent par héritage un sentiment américain présumé inébranlable (mais sans cesse remis en question : n'est-ce pas là toute la logique des films d'action hollywoodien, blockbusters-bloc de ciment, être des démonstrations de force à l'épreuve d'une croyance que rien ne fera fléchir, y compris les fêlures du frère), et des fils différents, qui très tôt se sentent bâtards, que la bannière étoilée contemple et pétrifie en même temps, au point de prendre les armes, au point de prendre la route. Soixante-six films, soixante-six ratures du roman officiel américain, soixante-six isolés se constituant malgré tout en une chaîne infinie, souterraine, serpentine. Elle même reliée à cette autre chaîne de l'Amérique bien-pensante, n'existant que par elle, qu'en réponse à elle. Aucun de ces films, profondément, ne croit en l'idée de pouvoir. Il est davantage question ici d'arriver à tenir encore debout. Résister à l'enlèvement ou bien alors, en dernière révolte, choisir le désert pour nation. Tous les films s'appellent *Gerry*.

Philippe Azoury

Mardi 28 janvier

20 h 00 Écran 1

Ouverture avec le FMI (Front musical d'intervention)

(sur invitation)

## Bienvenue Mr. Chance (Being There)

de Hal Ashby

États-Unis/1979/couleur/2h 10/vostf

avec Peter Sellers, Shirley MacLaine, Jack Warden, Melvyn Douglas  
d'après le roman *Being There* de Jerry Kosinski

N'ayant jamais quitté la demeure de son protecteur, un simple d'esprit s'est adonné depuis l'enfance au jardinage. À la mort de son protecteur, il doit quitter sa maison et se trouve abandonné, sans ressources, livré à lui-même pour la première fois de sa vie dans les rues de Washington. Le hasard l'amène à entrer en contact avec une famille proche de la présidence. Le roman de Jerzy Kosinski propose une allégorie en forme de conte voltairien, écrite à la mesure de notre époque. Une époque où les plus hautes couches de la société, parvenues à un point extrême de sophistication et de déliquescence, ne savent plus à quel saint se vouer en matière de politique et surtout de philosophie. L'adaptant lui-même pour l'écran, Kosinski, a encore amélioré sa fable, l'enrichissant de détails, de dialogues, de développements inventifs et percutants. Il restait à trouver, pour incarner ce récit en images et le rendre crédible, l'acteur idéal qui donnerait vie à son abstraction. Ce fut Peter Sellers. Son interprétation, dans le rôle le plus difficile de sa carrière, peut à juste titre être qualifiée de géniale. Tour à tour malicieux et poignant, familial et lointain, Peter Sellers trouve dans ses ressources d'acteur le juste – et improbable – équilibre entre le caractère allégorique de son personnage et une très grande charge concrète d'émotion. Il y ajoute un mystère bien à lui, une pudeur, une réserve qui dotent le film de cette part d'incertitude et d'ambiguïté sans laquelle la plus pénétrante des fables n'aurait été à la fin qu'une mécanique bien rodée.

Jacques Lourcelles



Mercredi 29 janvier

18 h 15 Écran 2

## Where Did you Get that Woman? de Loretta Smith

États-Unis/1982/couleur/27'/vostf

Une septuagénaire noire, devenue sur le tard gardienne de toilette dans un night-club de Chicago, égrène ses souvenirs sur fond de musique blues.

## Union Maids

de Julia Reichert, James Klein et Miles Mogulescu

États-Unis/1976/noir et blanc/48'/vostf

*Union Maids* raconte une histoire peu connue : celle du combat syndicaliste au sein du monde industriel américain. Trois femmes remarquables font revivre cette histoire : Stella, Sylvia et Kate. Venues à Chicago pour y chercher du travail au moment de la grande crise économique, elles se sont heurtées à un patronat pour qui les travailleurs n'avaient aucun droit. Toutes trois ont été des pionnières de l'action syndicale à une époque où le chômage et l'inflation rendaient le travail politique encore plus périlleux. Ce film est un document important sur une histoire populaire que le maccarthysme a tenté d'effacer.

18 h 30 Écran 1



## Point limite zéro (Vanishing Point)

de Richard Sarafian

État-Unis/1971/couleur/1h38/vf

avec Barry Newman, Cleavon Little, Dean Jagger, Victoria Medlin

Ancien Marine, ancien flic et ancien champion de stock-car, Kowalski doit livrer la voiture qu'il conduit, de Denver jusqu'à San Francisco. Le pari fou de faire le trajet en quelques heures met le feu aux poudres.

Kowalski a peut-être trente ans. Il ne dort plus, il n'a plus le temps. Ce qu'il recherche ? La vie jusqu'à l'os. Les mains moites sur le volant, les mains crispées de fatigue et de violence, Kowalski fracture les routes du Far West tandis que sa Dodge Challenger fracasse les espaces devenus des plans-séquences. La carrosserie blanche comme un écran de cinéma, la voiture-caméra tourne à 24 images par seconde. Un véritable traité de cinéma et du sens particulier de la liberté.

Emilie Cauquy, catalogue *Entrevues*, Belfort 2002

20 h 00 Écran 2

## Milestones

de Robert Kramer

États-Unis/1975/couleur/3h26/vostf

avec Grace Paley, Mary Chapelle, Sharon Krebs, John Douglas

*Milestones*, c'est le Feu-l'Eau-l'Air-la Terre-le Peuple. C'est une vue de l'Amérique des années 70, et c'est aussi un voyage dans le passé et le futur. C'est un film avec beaucoup de personnages. Un peuple qui est conscient d'un héritage fondé sur le génocide des Indiens et l'esclavage des Noirs. Une nation de gens dont beaucoup cherchent dans ce passé pour essayer de corriger les erreurs du présent – la tentative de génocide du peuple vietnamien.

Robert Kramer et John Douglas

20 h 30 Écran 1

séance suivie d'une rencontre

avec Julia Wright, fondatrice du COSIMAPP

(Comité de soutien international à Mumia Abu Jamal et aux prisonniers politiques aux USA)

## Punishment Park

de Peter Watkins

Grande-Bretagne/1971/couleur/1 h 28/vostf

avec Mark Keats, Kent Foreman, Carmen Argenziano

Ce documentaire-fiction d'une virulence politique très impressionnante fut tourné à une période où le gouvernement de Richard Nixon constituait une liste noire des citoyens américains opposés à sa politique nationale et internationale. Watkins pousse cette paranoïa jusque dans ses derniers retranchements : il imagine ce « *Punishment Park* » où diverses figures protestataires doivent, à la suite de procès et en échange de leur libération, traverser une zone désertique du Sud de la Californie durant trois jours, sans eau ni nourriture et finir par atteindre un drapeau américain. Mais ils sont poursuivis par des forces policières spéciales, et une équipe de télévision filme ces procès et cette poursuite impitoyable. Le film fut interdit de projection aux États-Unis dès sa sortie, et n'a jamais été diffusé sur une chaîne de télévision américaine. Watkins déclarait à l'époque que son film « *représente la fusion de deux éléments apparemment contradictoires : le réalisme et l'expressionnisme* ». C'est précisément ce réalisme qui impressionne aujourd'hui. En effet, les militants comme les juges étant des comédiens amateurs, Watkins leur demanda d'exprimer leurs propres convictions politiques. Le procédé du filmage télévisuel n'est jamais aussi étonnant que lorsqu'il capte cet échange ininterrompu de paroles, notamment dans les scènes de procès, où chacun essaie de convaincre l'autre. Dans cette mise en scène des contradictions de la rhétorique, se profilent de manière très crue les déchirements d'une Amérique qui s'affronte.

Jérôme Larcher, *Cahiers du cinéma* n°532, mars 1998

18 h 00 Écran 2

## Mickey au Vietnam

États-Unis/1966/noir et blanc/2'

Mickey s'engage dans l'armée et est envoyé au Vietnam.

## La Sixième Face du Pentagone

de Chris Marker et François Reichenbach

France/1967/couleur/27'

La grande marche de 67 sur le Pentagone, en protestation contre l'intervention américaine au Vietnam.

« *La guerre du Vietnam marque une ère de transparence, vouée à l'obscénité d'un robinet tragique et d'un tout-à-l'image fascinant* » nous dit Serge Daney. Le document de Marker et Reichenbach est le témoin de cette période exceptionnelle dans l'histoire audiovisuelle de la guerre. Luc Lagier

## Jardins de pierre

(Gardens of Stone)

de Francis Ford Coppola

États-Unis/1987/scope-couleur/1 h 52/vostf

avec James Caan, Anjelica Huston, James Earl Jones, Dean Stockwell, Mary Stuart Masterson

Le cimetière d'Arlington où reposent les soldats morts au Vietnam. Une compagnie a pour rôle de les honorer dans une ultime parade. Le jeune Jack Willow va à son tour y reposer mais le sergent Hazard s'interroge sur l'utilité de son sacrifice.

Dans *Gardens of Stone*, le Vietnam n'existe que sur des écrans de télé allumés dans un coin du décor. Puis, quand Jackie Willow part à la guerre, l'image vidéo s'agrandit brusquement pour envahir tout l'écran et poser une grille entre le cinéma et la mort. Cela n'est pas la métaphore facile de la télévision en train de tuer le cinéma, mais une remise en cause de la responsabilité du cinéaste qui, enfermé dans son camion de prévisualisation vidéo, s'est volontairement éloigné du champ de bataille qu'est un tournage. Si *Gardens of Stone* est un film émouvant et beau, ce n'est pas uniquement parce que le hasard a rapproché la fiction et la vie. C'est parce que Coppola, même secoué par les événements tragiques survenus pendant le tournage (la mort de son fils qui était aussi assistant réalisateur sur le film), a su regarder avec lucidité et nous transmettre son émotion intacte.

Iannis Katsahnias, *Cahiers du cinéma* n° 403, janvier 1988



Jeudi 30 janvier

18 h 30

Écran 1

## Le Sous-sol de la peur (The People under the Stairs)

de Wes Craven

États-Unis/1991/couleur/1 h 42/vostf

avec Brandon Adams, Everett McGill, Wendy Robie, A.J. Langer

Avec *The People under the Stairs*, Wes Craven signe encore une fois un film aux accents pamphlétaires et politiques, servi par un imaginaire puissant qui lui donne vitalité et humour. Qu'on en juge : Fool est un petit enfant black du ghetto. Sa famille est menacée d'expulsion et sa mère, atteinte d'un cancer, doit à tout prix subir une opération. Un ami de sa sœur propose à Fool de cambrioler la maison du propriétaire de l'immeuble. C'est avec surprise qu'on voit Fool accepter sans sourciller. Surprise d'autant plus grande qu'on apprend les bruits effrayants et mystérieux qui courent à propos de la demeure du propriétaire. Mais il n'est pas question pour Fool de refuser. C'est là toute la force du film : Fool est un enfant de douze ans pour qui la peur est devenue un luxe. Insensibilisé à la peur à cause de son univers social, il va lui falloir réapprendre la peur originelle pour, du même coup sortir du carcan dans lequel l'enferme sa condition d'enfant du ghetto. Fool, petit garçon du ghetto, devient donc un homme responsable en apprenant la peur : idée superbe constamment relayée par la mise en scène de Wes Craven. Car c'est ici la confrontation de deux univers, de deux cultures qui animent le film. Les propriétaires appartiennent à un autre âge et vivent reclus dans une maison de banlieue où ils séquestrent une jeune fille, Alice... Il s'agit donc pour Fool de changer d'imaginaire, de culture mais aussi de mettre en échec une tradition puritaine symbolisée par ce couple raciste et rétrograde, caricature de la *moral majority* qui contrôle désormais l'appareil social et politique américain.

Nicolas Saada, *Cahiers du cinéma* n°452, février 1992

20 h 30

Écran 2

séance suivie d'une rencontre avec

Bernard Eisenschitz, historien du cinéma,

rédacteur en chef de la revue *Cinéma*, auteur de

*Roman américain, les vies de Nicholas Ray*,

éditions Christian Bourgeois, 1990

## La Forêt interdite (Wind across the Everglades)

de Nicholas Ray

États-Unis/1958/couleur/1 h 33/vostf

avec Burl Ives, Christopher Plummer, Chana Eden, Gipsy Rose Lee

Sensualisme. Loin des références historiques (Diderot, Fragonard), le mot semble avoir été inventé pour Nicholas Ray, et surtout pour sa *Forêt interdite*, ode sensuelle à la terre et ses habitants : les hommes, les femmes, les serpents. Sans oublier les petits oiseaux de toutes les couleurs, ceux que chantaient Bécaud, grand sensualiste lui-même. Avec Ray,



on peut même parler de panthéisme, le cinéaste s'échinant, comme son homonyme indien, Satyajit Ray, à faire surgir des dieux au détour de chaque plan – des dieux-arbres, des dieux-plantes, des dieux-oiseaux, autant des bonnes nouvelles arborescentes au fin fond des bayous. *La Forêt interdite* est le film fondateur de l'écologie lyrique, une fresque amoureuse dans laquelle se mêlent un corps d'homme et un corps de femme, Adam et Ève des marais de Louisiane, dans une vision baroque et infernale du paradis perdu. Du paradis en train de se perdre, plutôt. Christopher Plummer, professeur de sciences naturelles illuminé, se fait garde-chasse pour préserver les derniers oiseaux des Everglades, dont les plumes exotiques ornent les chapeaux des belles de Miami. Une jolie fille un peu sauvage (Chana Eden) se donne à lui dans une jungle d'effets romantiques, avec une fureur qui rappelle *Hot Blood*, autre chef-d'œuvre rastaquouère de l'éternel *teenager* du cinéma américain.

Louis Skorecki, *Libération*, 10 juillet 2002

20 h 45

Écran 1

## The Second Civil War

de Joe Dante

États-Unis/1997/couleur/1 h 40/vostf

avec Beau Bridges, Elisabeth Pena, Joanna Cassidy, James Coburn

Fipa d'or de la meilleure fiction 1998

Du moment où le gouverneur de l'Idaho, saisi du démon de midi, refuse d'accueillir les enfants fuyant une catastrophe nucléaire indo-pakistanaise, où les passionnaires de l'humanitarisme font monter la sauce, où la télé jette de l'huile sur le feu, où le conseiller en images du président multiplie les idées tordues, un mécanisme catastrophique se déclenche. C'est *The Second Civil War*, un film formidable. Plus inhabituel, c'est un petit film formidable : à une époque où la quantité est supposée faire foi pour la qualité, la nouvelle réalisation de l'auteur de *Gremlins* surprend par sa capacité à mettre en scène des thèmes immenses avec une modestie de moyens – à bien regarder, exactement l'inverse des superproductions qui nous assourdissent et nous obscurcissent la vue de leurs débauches d'effets. Puisque, mine de rien, c'est au plus précis et au plus inquiétant constat quant à l'état de l'Union, comme dit le président tous les ans dans son discours à la nation américaine, que se livre ce récit de politique-fiction humoristique et vacharde.

Jean-Michel Frodon, *Le Monde*, 11 juin 1998

## Hallelujah

de King Vidor

États-Unis/1929/noir et blanc/1 h 45/vostf

avec Daniel L. Haynes, Nina Mae McKinney, les Dixie Jubilee Singers

Un homme, une femme, sur fond de prêche, au cœur du monde noir américain. Ce n'est pas, comme on l'a dit souvent, le premier film entièrement tourné avec des Noirs. Il avait, dans ce domaine, été précédé de peu par *Hearts in Dixie* produit par la Fox et réalisé par Paul Sloane (1929). Durant les années vingt, il y avait eu de nombreux films joués entièrement par des Noirs mais ils étaient destinés aux minorités noires. *Hallelujah* baigne dans la musique et est, sans en avoir le titre, une sorte d'opéra où l'action compte moins en elle-même que l'émotion lyrique qu'elle suscite. Thème principal du film : la victoire mouvementée et tourmentée de l'homme contre les tentations et contre le mal, thème biblique et vidorien par excellence. Bien que Vidor ait ressenti comme une contrainte la nécessité de préparer un texte précis pour chacun des protagonistes, le temps ample et musical de nombreuses scènes et le naturel des acteurs, lié à un certain réalisme documentaire de l'atmosphère et du détail, font qu'on a souvent l'impression d'assister à une improvisation.

Jacques Lourcelles



séance présentée par Marcel Hanoun,  
Stratis Vouyoucas et Augustin Gimel

## Le Cri

de Marcel Hanoun assisté d'Estelle Courtois

France/2001/couleur/Beta SP/6'30/muet

avec Marc-Henri Boisse

Le 11 septembre : extrapolation qui fait d'une journée ordinaire, une journée extraordinaire, un événement. Film minimaliste, déshistoricisé, réduisant l'histoire à l'unicité de l'homme. (Sans doute le premier film de fiction inspiré par l'événement, tourné quelques jours après.) Un même acteur est tour à tour le pilote de l'avion, le pirate de l'air, un homme, John, dont on fête les 50 ans au 50<sup>e</sup> étage d'une tour.

Marcel Hanoun

## 9/11

de Stratis Vouyoucas

France/2002/couleur/Beta SP/5'

9/11 de Stratis Vouyoucas, avec la rectitude d'un rituel de deuil, ne construit pas seulement un tombeau pour les victimes du 11 septembre. Il nous apprend aussi à faire notre deuil de quelques illusions rassurantes à propos d'une image : elle peut être répétée à l'infini, nous ne la verrons vraiment jamais complètement ; elle peut nous hanter (pédagogie de l'effacement et de la reconstitution mentale, à la manière du "Politics of Perception" de Kirk Tougas), pour autant nous n'éprouverons jamais l'intégralité du poids émotionnel qu'elle représente. 9/11 nous montre mathématiquement à quel point notre regard est approximatif et notre intellection saturée de défenses contre les menaces de l'extériorité. En revanche, la structure du film est, elle, d'une précision à toute épreuve : dans l'accès progressif à un flash final, nous voyons ce que cela suppose de représenter un événement : non pas déployer une durée descriptive, mais organiser l'irruption d'une coupure. 9/11 résume l'histoire de notre psyché : Dessiller/Vaciller.

Nicole Brenez

## État de choc, New York 11/09/01 d'Augustin Gimel

France/2002/couleur/Beta SP/40'

Ce qu'Augustin Gimel montre les jours qui suivent le 11 septembre, c'est la façon dont le quadrillage d'un lieu et l'encerclement d'un événement par le pouvoir délimitent une marge, dans laquelle se joue la possibilité d'une image qui rende véritablement compte du réel. Une image littérale, procédant d'une nécessité simplement humaine, une image qui ne soit conditionnée ni par des obligations économiques (les broadcasts de l'information planifiant la rémanence des images), ni par des impératifs de propagande politique qui utilisent l'image pour transformer un événement en idéologie.

Dans le hors champ de l'instrumentalisation guerrière de l'image, Augustin Gimel s'attache à la beauté de l'humanité : rollers qui dévalent Broadway le matin du 12 septembre, manifestations pour la paix après des agressions de musulmans, commémorations nocturnes où les jeunes filles dansent frénétiquement, heureuses d'être vivantes, dans une ville où les avis de recherche placardés sur les murs signalent l'immense fantôme mental d'une communauté tout entière.

Raccordant police du réel et grandeur de l'humanité, militarisation de la vie publique et manifestations spontanées de l'analyse politique, critique des images et vanités pompéiennes, *État de choc, New York 11/09/01* n'est pas seulement un document historique de première importance, mais aussi une réflexion concrète sur les nécessités descriptives, humaines et politiques de l'image.

Xavier Baert

20 h 30

Écran 2

séance présentée par Nicole Brenez, enseignante à Paris I, chargée de la programmation de cinéma expérimental à la Cinémathèque française

## L'Ange de la vengeance (Ms. 45/Angel of Vengeance)

d'Abel Ferrara

États-Unis/1981/couleur/1 h 22/vostf/interdit aux moins de 12 ans avec Zoé Tamerlis, Bogey, Albert Sinkys, Darlene Stuto

Il était quatre heures du matin. Au fond de Central Park, sous la pluie. J'émergeais du noir tunnel de pierres. Aperçu la fontaine, tout droit. Ma robe bleu foncé était fendue jusqu'aux hanches. Je sentais le vent sur mes cuisses.

Les hommes, six hommes, sortirent de la nuit. Ils me cherchaient. Mais je les avais trouvés. Ils formèrent un cercle autour de Thana, moi, dans la robe bleu foncé fendue très, très haut. Et ils rirent leurs derniers rires. "Pute", dit l'un. J'en entendis un autre : "Connasse".

Le 45 était dans mon sac à main. Les dames ont un sac à main. Je dégainai, pivotai en les visant, et les abattis. Un par un. Six. Pour un six-coups. Moi. Automatique.

Ainsi se déroulait une super scène de Ms. 45, mon premier film. Mon personnage, Thana, victime d'un double viol, devenait une violente vengeresse qui parlait avec son revolver. Les journalistes disent souvent, "Oh, voilà un vrai film féministe ! Ms. 45 représente une géniale métaphore de la reprise en mains du pouvoir par les femmes. Racontez-nous tout".

Il fut un temps où j'expliquais. Aujourd'hui, je soupire. Tranquillement. Et puis j'explique. "Non, Ms. 45 n'a pas pour sujet la libération des femmes, pas plus que la libération des muettes, ni la libération des travailleurs du textile (la protagoniste est repasseuse), ni votre libération ni la mienne. Notez que sa victime ultime n'est pas un violeur à proprement parler. C'est son patron. Le vrai violeur. Notre vrai violeur." Souvent, j'ajoute quelque chose sur le fait que, moi aussi, j'ai été violée. À proprement parler. Mais on verra ça plus tard. C'est ainsi que Ms. 45 représente une métaphore modeste mais bien construite sur la rébellion tout-sexe contre toute oppression. Mais le revolver était confié à une main féminine. Une femme se chargeait de ce message universel, ce qui le rendait plus puissant encore. Il nous faisait frissonner. Mâles et femelles. Des frissons de qualités et de températures différentes, mais des frissons pour tout le monde.

Zoé Lund, *Trafic* n° 43, automne 2002



20 h 45

Écran 1

## Le Malin (Wise Blood)

de John Huston

États-Unis/1979/couleur/1 h 45/vostf

avec Brad Dourif, Ned Beatty, Harry Dean Stanton, Amy Wright d'après le roman *La Sagesse dans le sang* de Flannery O'Connor

Petit-fils d'évangéliste, Hazel Motes a résolu de devenir à son tour prêcheur ambulancier et décide de fonder sa propre secte. Apparemment, Huston a pris le coup de foudre pour les évangélistes parce que c'est un monde de comédiens et d'improvisateurs, qui surenchérisent dans le spectacle, rivalisent dans le cabotinage et qui sacrifient tout, y compris eux-mêmes, pour un bel effet de foudre ou une humiliation bien exemplaire, répercutée sur l'auditoire dans l'attente de la contagion ou de la réciprocité.

Il faut un vrai génie de réalisateur pour doter d'une pareille force des personnages aussi anecdotiquement inconsistants, dont toute la profondeur est en fin de compte métaphysique.

Robert Benayoun, *Positif* n° 225, décembre 1979

## Samedi 1<sup>er</sup> février

13 h 45

Écran 2

## Birth of the American Flag

de Stan Vanderbeek

États-Unis/1966/noir et blanc/11'

Une allégorie de l'Amérique : puritanisme, illusion, désillusion.

## I Love \$

de Johan van der Keuken

Pays-Bas/1986/couleur/2 h 25/vostf

Prix Josef von Sternberg, Festival de Mannheim 1986

Les aventures du capitalisme racontées *in situ*, c'est-à-dire dans quatre places financièrement fortes, Amsterdam, New York, Honk-Kong et Genève. On dirait un très vieux monde quand on sait qu'aujourd'hui les transactions boursières se font *on line*, que Genève est nettement moins secret et que New York a perdu ses tours. Ce qui par contre n'a pratiquement pas varié depuis presque vingt ans, c'est l'inaltérable



Samedi 1<sup>er</sup> février

aplomb du babil capitaliste : la croyance mystique dans les lois du marché, l'adoration des libres échanges, la *doxa* d'un profit en perpétuelle expansion et conséquemment la realpolitik des ajustements nécessaires ; en clair la mise au chômage de milliers d'employés, "régulation" qui reste d'une résistante actualité. Mais la force de van der Keuken va bien au-delà de cette exhibition d'une idéologie.

Gérard Lefort, *Libération*, 24 octobre 2001

14 h 00

Écran 1



## Les Flics ne dorment pas la nuit (The New Centurions)

de Richard Fleischer

États-Unis/1972/couleur/1 h 43/vostf

avec Stacy Keach, George C. Scott, Scott Wilson, Jane Alexander

Un jeune flic, plein d'illusions, entre dans la police de Los Angeles et va faire équipe avec un vétéran.

Inhabituel, le ton fatigué et désespéré de ce film policier qui tourne le dos à toute une mythologie héroïque nourrie par le cinéma en a fait l'une des œuvres les moins populaires mais aussi l'une des plus marquantes de Richard Fleischer. Ce vétéran hollywoodien, « artisan » honnête mais très capable d'égaliser certains maîtres (voir *La Fille sur la balançoire*, *L'Étrangleur de Boston...*) livre ici, au-delà du duo jeune novice-vieux cheval, un portrait général de la condition policière. Un tableau réaliste (inspiré du récit d'un ancien flic), où une vie privée difficile alterne avec un travail plus qu'ingrat (le flic est presque vu comme un éboueur de l'âme humaine). Un tableau tragique, qui prépare le terrain au *Serpico* de Sidney Lumet, tourné l'année suivante. Et un superbe film mélancolique, habillé de noir parce que les flics y sont moins des héros que des hommes qui tombent.

Philippe Piazza, *aden* du 25 septembre au 1<sup>er</sup> octobre 2002

16 h 30

Écran 2

## The Song of Rio Jim

de Maurice Lemaître

France/1978/noir et blanc/6'

Film réalisé en hommage à Ince et à Hart, ancêtres créateurs du film de cow-boys.

## Rodéo (perforations américaines)

de Hervé Pichard et Mayumi Matsuo

France/2002/couleur/3'

Notre travail consiste à redécomposer physiquement et mentalement le cinéma, en prenant en l'occurrence une séquence de film connu et de réfléchir sur sa reconstruction. C'est la mécanique complexe des prémisses du cinéma, ses effets d'optique et l'aspect tactile et organique de la pellicule qui nous importe.

Hervé Pichard et Mayumi Matsuo

## Shot-Countershot

de Peter Tscherkassky

Autriche/1987/noir et blanc/30''

*Shot-Countershot* est un irrésistible gag formel, qui transpose au registre du plan ce que Tscherkassky développe sur le registre du photogramme : prélevé dans un western standard, un plan montre un cow-boy tirant vers le hors champ ; immédiatement, une balle le frappe à son tour, il s'écroule. Il manque le contrechamp mais c'est que celui-ci se manifeste autrement : l'extériorité de l'image est à la fois un miroir, une menace et une riposte – littéralement, une réplique.

Nicole Brenez, *Bref* n° 50, automne 2001



## Pat Garret et Billy le Kid (Pat Garret and Billy the Kid)

de Sam Peckinpah

États-Unis/1973/scope-couleur/2h 03/vostf/version *director's cut*

avec James Coburn, Kris Kristofferson, Bob Dylan, Richard Jaeckel, Kathy Jurado

Pat Garrett qui commence à se faire vieux, a accepté de devenir shérif. Il prévient son ami Billy le Kid que désormais ils ne sont plus du même côté de la barrière.

« *Loin des exagérations du western italien, le film de Peckinpah, son dernier western, est une œuvre grandiose et tragique, dépouillé de tout romanesque. Les éleveurs sont des tueurs – et annoncent ceux de La Porte du paradis –, le gouverneur Wallace un opportuniste, et personne ne peut échapper à cette danse de mort, sinon – peut-être – le troublant personnage joué par Bob Dylan. Jamais Peckinpah n'a été aussi rigoureux qu'ici.* »

Patrick Brion, *Le Western*, éditions La Martinière, 1992

**mercredi 29 janvier**

18h15 Écran 2

**Where Did you Get that Woman?**

Loretta Smith 27'

**Union Maids**

Julia Reichert, James Klein et Miles Mogulescu 48'

18h30 Écran 1

**Point limite zéro**

Richard Sarafian 1h38

20h00 Écran 2

**Milestones** Robert Kramer 3h26

20h30 Écran 1

■■■ séance suivie d'une rencontre avec Julia Wright

**Punishment Park** Peter Watkins 1h28



Unions Maids

**jeudi 30 janvier**

18h00 Écran 2

**Mickey au Vietnam** 2'

**La Sixième Face du Pentagone**

Chris Marker et François Reichenbach 27'

**Jardins de Pierre** Francis Ford Coppola 1h52

18h30 Écran 1

**Le Sous-sol de la peur**

Wes Craven 1h42

20h30 Écran 2

■■■ séance suivie d'une rencontre avec Bernard Eisenschitz

**La Forêt interdite**

Nicholas Ray 1h33

20h45 Écran 1

**The Second Civil War**

Joe Dante 1h40

**vendredi 31 janvier**

18h30 Écran 1

**Hallelujah** King Vidor 1h45

19h00 Écran 2

■■■ séance présentée par Marcel Hanoun,

Stratis Vouyoucas et Augustin Gimel

**Le Cri** Marcel Hanoun 6'30

**9/11** Stratis Vouyoucas 5'

**État de choc, New York 11/09/01** Augustin Gimel 40'

20h30 Écran 2

■■■ séance présentée par Nicole Brenez

**L'Ange de la vengeance** Abel Ferrara 1h22

20h45 Écran 1

**Le Malin** John Huston 1h50

**samedi 1<sup>er</sup> février**

13h45 Écran 2

**Birth of the American Flag** Stan Vanderbeek 11'

**I love \$** Johan van der Keuken 2h25

14h00 Écran 1

**Les Flics ne dorment pas la nuit**

Richard Fleischer 1h43

16h30 Écran 2

**The Song of Rio Jim** Maurice Lemaître 6'

**Rodéo (perforations américaines)**

Hervé Pichard et Mayumi Matsuo 3'

**Shot-Countershot** Peter Tscherkassky 30''

**Pat Garret et Billy le Kid** Sam Peckinpah 2h03

19h00 Écran 2

■■■ séance en présence de Lionel Soukaz

et du groupe DEGEL

**Fireworks** Kenneth Anger 15'

**La Marche gaie** Lionel Soukaz 15'

**Tino** Lionel Soukaz 28'

**I Live in a Bush World** Lionel Soukaz 6'

**Texas Chain Political Massacre** Lionel Soukaz 6'

**America versus America** Lionel Soukaz 5'

20h30 Écran 1

**Au cœur de la tempête** Daniel Taradash 1h25

21h00 Écran 2

■■■ séance présentée par Isabel Mendelson

**Flaming Creatures** Jack Smith 41'

**Boxing Match** Isabel Mendelson 15'

**Derrière la porte verte** Artie et James Mitchell 1h12



Casino

## dimanche 2 février

13h30 Écran 2

**Mur Murs** Agnès Varda 1h21

14h15 Écran 1

**The King of Marvin Gardens** Bob Rafelson 1h45

15h00 Écran 2

■■■ séance en présence d'Agnès Varda

**Oncle Yanco** Agnès Varda 22'

**Black Panthers** Agnès Varda 28'

**Documenteur** Agnès Varda 1h03

16h15 Écran 1

**Le Bal des vauriens** John Cassavetes 1h49

18h15 Écran 1

**Lions Love** Agnès Varda 1h50

18h30 Écran 2

**Oasis** James Schneider 10'

en avant-première

**De l'autre côté** Chantal Akerman 1h39

20h15 Écran 1

**Casino** Martin Scorsese 2h49

20h30 Écran 2

■■■ séance suivie d'une rencontre avec

Arnaud des Pallières et Frédérique Pressmann

**I love Buffalo** Kate Ross 4'30

**Disneyland, mon vieux pays natal**

Arnaud des Pallières 46'

**Un cirque à New York** Frédérique Pressmann 54'



Flamming Creatures

## lundi 3 février

14h00 Écran 1

**Un homme dans la foule** Elia Kazan 2h06

14h15 Écran 2

**Passage à l'acte** Martin Arnold 12'

**J'ai le droit de vivre** Fritz Lang 1h26

16h15 Écran 1

**Mississippi Blues**

Bertrand Tavernier et Robert Parrish 1h47

16h30 Écran 2

**In the Street**

James Agee, Helen Levitt et Janice Loeb 16'

**Honkytonk Man** Clint Eastwood 2h02

18h15 Écran 1

**Muhammad Ali the Greatest** William Klein 2h00

19h00 Écran 2

■■■ séance présentée par Pip Chodorov

**Amerika** Al Razutis 57'

20h30 Écran 2

■■■ séance suivie d'une rencontre avec Melvin Van Peebles

**Black Liberation** Edouard De Laurot 35'

**Sweet Sweetback's Baaadasssss Song**

Melvin Van Peebles 1h30

20h45 Écran 1

**Model Shop** Jacques Demy 1h32

## mardi 4 février

18h00 Écran 1

**God's Country** Louis Malle 1h35

18h30 Écran 2

**Award Presentation to Andy Warhol** Jonas Mekas 12'

**Pestilent City** Peter Emanuel Goldman 16'

**Echoes of Silence** Peter Emanuel Goldman 1h20

20h30 Écran 2

■■■ séance suivie d'une rencontre avec Michael Bingham

**Le Ventre de l'Amérique** Luc Moullet 25'

**La Poursuite du bonheur** Louis Malle 1h20

20h45 Écran 1

en avant-première

**Gerry** Gus Van Sant 1h43

Samedi 1<sup>er</sup> février

## Esprits libres en régime impérialiste avancé

« Sure we forgave our enemies in those days – after we killed them we forgave them. »\* Malcom X (1964), *On Afro-American History*.

En octobre 1979, à New York pour présenter *Race d'ep*, nous fûmes emmenés Guy Hocquenghem et moi à Washington pour la grande marche nationale des minorités sexuelles qui réclamaient l'égalité des droits. Elle succédait à toutes celles pour l'abolition de la ségrégation envers les Noirs. Cette fois, féministes, lesbiennes, homosexuels, gays, activistes de toutes couleurs défilaient entre la Maison Blanche et une bannière tenue par un intégriste religieux où était écrit en énorme "Repent or Perish", "*Repentez-vous ou périssez*". Là, à Washington, le théâtre américain était dressé dans l'architecture et la politique reconstituée de la Rome impériale. Deux idées de l'Amérique s'affrontaient (ici pacifiquement) mais la menace de mort persistait. "Repent or Perish."

Les ombres du Klu Klux Klan, des listes noires, des procès du mac-carthysme, de la censure du code Hays, d'Hiroshima, du napalm, des bombes, de la CIA, de la peine de mort, des injustices, du racisme... oui deux Amériques, l'une éclairée et celle qui veut tuer et soumettre. À la lecture de la programmation de *America versus America*, où l'Amérique se bat contre l'Amérique, le corpus America est radiographié aux rayons X, révélé dans son gigantisme, ses retournements, ses détournements, ses symptômes, ses maladies, ses guérisons. Tous les grands cinéastes sont là, depuis King Vidor jusqu'à Ferrara en passant par Lemaître, Wiseman, Hanoun et Anger... et tous les grands films; tant de noms, tant de non, brisant, renouvelant les mythes jusqu'aux plus secrets, cachés, interdits, mystérieux.

Oui, heureux d'y ajouter ma séance que j'ai envie d'intituler (en hommage à Nicole Brenez qui déjà nous avait montré il y a deux ans dans ce même festival *Starship Troopers* et *Body Snatchers*): *Esprits libres en régime impérialiste avancé*, car alors que nous vivons dans ce *Bush World*, des voix, des films continuent de nous éclairer.

Lionel Soukaz

\*" Bien sûr qu'en ces temps-là, on pardonnait à nos ennemis – on les tuait d'abord et puis on leur pardonnait."

19 h 00

Écran 2

séance en présence de Lionel Soukaz  
et du groupe DECEL (Debout étudiant(e)s  
gays et lesbiennes)

## Fireworks

de Kenneth Anger

États-Unis/1947/noir et blanc/15'

C'est l'un des plus grands poètes du cinéma, Jean Cocteau, qui a remarqué *Fireworks* au Festival du Film Maudit de Biarritz en 1949, lui accordant le prix du film poétique. « *Ce film est tout ce que j'avais à dire sur le fait d'avoir dix-sept ans: la marine américaine, le Noël américain et la fête de l'Indépendance* », précise Anger dans son notebook.

Olivier Joyard, *Cahiers du cinéma* n° 510, février 1997



## La Marche gaie\*

de Lionel Soukaz

France/1979/couleur/15'

Des centaines de milliers de personnes défilent devant la maison blanche pour l'égalité des droits entre hétérosexuels et homosexuels. Avec eux Allen Ginsberg, Keith Milet, Tom Robinson, Guy Hocquenghem.

## Tino\*

de Lionel Soukaz et Guy Hocquenghem

France/1985/couleur/28'

avec Myriam Mézières, Doug Ireland, Khaled Mahmoud

Un mini péplum post moderne où les Américains sont comparés aux Romains de l'époque impériale...

## I Live in a Bush World

de Lionel Soukaz

France/2002/couleur/vidéo/6'

Un pamphlet sur la situation actuelle.

## Texas Chain Political Massacre

de Lionel Soukaz

France/2002/couleur/vidéo/6'

Massacre politique à la tronçonneuse.

## America versus America

de Lionel Soukaz

France/2002/couleur/vidéo/5'

Des Pom Pom Queers interviennent librement sur des chansons américaines.

20 h 30

Écran 1

## Au cœur de la tempête (Storm Center)

de Daniel Taradash

États-Unis/1956/noir et blanc/1 h 25/vostf

avec Bette Davis, Brian Keith, Kim Hunter, Paul Kelly

Bibliothécaire respectée d'une petite ville américaine, Alicia Hull s'oppose un jour à ce qu'un livre intitulé *Le Rêve communiste* soit retiré des rayons, au nom de libre expression et du libre accès à toutes idées. Mais le conseil municipal intervient, l'affaire s'envenime et le livre embrase les esprits.

Historiquement, le premier film à s'élever contre le climat

\*Film restauré par le Service des Archives du Film et du Dépôt Légal du Centre National de la Cinématographie, dans le cadre du plan de sauvegarde des Films anciens du ministère de la Culture.

d'inquisition instauré par McCarthy. Taradash a choisi de mettre en lumière un aspect peu spectaculaire de la chasse aux sorcières. Ce n'est pas une personnalité politique ou publique qui est, dans *Storm Center*, mise en accusation mais au contraire une dame d'un certain âge, veuve, parfaitement intégrée à la communauté sociale et appréciée de tous.

Gilles Laprévotte

21 h 00 Écran 2

séance présentée par Isabel Mendelson

## Flaming Creatures

de Jack Smith

États-Unis/1963/noir et blanc/41'

*Flaming Creatures* est un merveilleux spécimen de ce qui dans un genre est désigné sous le nom de Pop Art. Le Pop Art favorise de nouveaux et merveilleux mélanges d'attitudes qui auraient semblé auparavant contradictoires. Aussi *Flaming Creatures* est une brillante parodie de la sexualité totale, en même temps qu'il montre le lyrisme des pulsions érotiques.

Susan Sontag

## Boxing Match

d'Isabel Mendelson

France/1973/couleur/vidéo/15'

avec Sergio Casado, Walter Stroman

Fable où les auras d'un boxeur black et d'un boxeur blanc font pâlir l'aurore.

Lionel Soukatz

## Derrière la porte verte

(Behind the Green Door)

d'Artie et James Mitchell

États-Unis/1972/couleur/1 h 12/vf/interdit aux moins de 18 ans

avec Marilyn Chambers, Johnny Keyes, Adrienne Mitchell

Par son refus des codes du boulevard, le scénario tranche nettement avec le reste de la production pornographique. Sa construction en abyme diffère aussi longtemps que possible l'apparition des premières nudités tout en amorçant le caractère enchanteur de l'histoire à suivre : une belle jeune femme est conduite derrière la mystérieuse porte verte où elle connaîtra le Plaisir devant un public d'initiés. *Exeunt* les plans bâclés sur les pilosités quotidiennes ; c'est à un cérémonial érotique que le spectateur est convié. Le corps féminin n'est pas envisagé comme un ensemble de trous à pénétrer le plus rapidement possible mais comme un objet de culte.

Si vingt ans après sa réalisation, *Behind the Green Door* demeure un classique, c'est parce qu'il pose clairement la question de la représentation pornographique. Loin de se contenter d'enregistrer la mécanique de l'amour physique par simple accumulation de nudités suintantes, ses auteurs ont cherché à exprimer cinématographiquement le déréglage des sens et des corps.

Philippe Rouyer, *Une encyclopédie du nu au cinéma* par Alain Bergala, Jacques Déniel et Patrick Leboutte, éditions Yellow Now, 1994

13 h 30 Écran 2



D.R. - Ciné-Tamaris

## Mur Murs

d'Agnès Varda

France/1980/couleur/1 h 21

avec Juliet Berto

Prix Josef von Stenberg, Mannheim 1981

Documentaire sur les murals de Los Angeles, c'est-à-dire les peintures sur les murs de la ville. Qui les peint. Qui les paye. Qui les regarde. Comment cette ville, qui est la capitale du cinéma, se révèle sans trucages – avec ses habitants – par ses murs murmurants.

Agnès Varda

14 h 15 Écran 1

## The King of Marvin Gardens

de Bob Rafelson

États-Unis/1971/couleur/1h45/vostf

avec Jack Nicholson, Bruce Dern, Ellen Burstyn, John Mostel

Sur la plage d'une ville d'eau saisie par la grisaille de l'hiver, deux frères se retrouvent, errant du casino vide à l'hôtel désert. L'un accompagné de deux femmes, rêve d'affaires immobilières. Il a besoin de l'appui de son frère, qui se dit artiste et philosophe et qui raconte sa vie à la radio. Ensemble, ils vont tenter de prolonger le bonheur de leur enfance, lorsqu'ils bâtissaient des châteaux de sable au bord de la mer. Rafelson en séquences splendides, jette quelques rapides coups de projecteurs sur cet univers proche de celui d'Antonioni. Son récit procède par ellipses ; dans cette mosaïque de climats, les lacunes ont une signification égale à celle des gestes. La dédramatisation aboutit à la sécheresse narrative tout en offrant à Nicholson la possibilité de déployer, sur un large registre, les pouvoirs de son exceptionnelle présence.

Freddy Buache



15h00

Écran 2

séance en présence d'Agnès Varda

Agnès Varda a commencé sa carrière comme photographe au TNP, à l'époque de Jean Vilar, avant de se lancer dans la réalisation sans réelle formation. En 1954, elle tourne son premier film, *La Pointe Courte*. C'est avec *Cléo de 5 à 7* qu'elle obtient son premier succès et le prix Méliès. Puis suivent cinq longs métrages de fiction entre 1962 et 1977. Tous portent la même attention délicate aux êtres et croquent avec esprit des tranches de vie. En 1985, *Sans toit ni loi* obtient le Lion d'or au festival de Venise. *Jacquot de Nantes*, en 1990, est un hommage émouvant à Jacques Demy, son compagnon depuis 1962, disparu durant le tournage de ce film.

Filmographie sélective :

*La Pointe courte* (1954)/*L'Opéra-Mouffe* [cm] (1958)/*Cléo de 5 à 7* (1961)/*Oncle Yanco* [cm] (1967)/ *Black Panthers* [cm] (1968)/*Lions Love* (1969)/ *Réponse de femmes* [cm] (1975)/ *Mur Murs* (1980) *Ulysse* [cm] (1983)/*Les Dites cariatides* [cm] (1984)/*7 p., cuis., s. de b... à saisir* [cm] (1984)/*T'as de beaux escaliers, tu sais* [cm] (1986)/*Kung fu master* (1987)/*Jane B. par Agnès V.* (1987)/*Jacquot de Nantes* (1990)/ *Les Cent et une nuits* (1994)/ *Les Glaneurs et la glaneuse* (2000)

Oncle Yanco

d'Agnès Varda

États-Unis/1967/couleur/22'

C'est un portrait-reportage du peintre Jean Varda, mon oncle. Dans les faubourgs aquatiques de San Francisco, centre intellectuel et cœur de la bohème, il navigue à la voile latine et peint des villes célestes et byzantines, car il est grec. Cependant, il est très lié au jeune mouvement américain, et reçoit des hippies dans son bateau-maison. Agnès Varda

Black Panthers

d'Agnès Varda

États-Unis/1968/noir et blanc/28'/vostf

En été 68, les Blacks Panthers d'Oakland ont fait plusieurs *rallies* d'information à propos du procès d'un de leurs leaders Huey Newton. Ils voulaient – et ils ont réussi – attirer l'attention des Américains et mobiliser les consciences noires à "l'occasion" de ce procès politique. En ce sens, il faut vraiment dater ce document : 1968. Agnès Varda



Documenteur

d'Agnès Varda

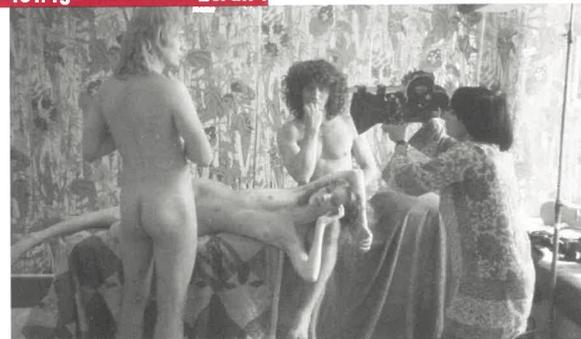
France/1980-1981/couleur/63'

avec Sabine Mamou, Mathieu Demy

À Los Angeles, une Française, Émilie, séparée de l'homme qu'elle aime, cherche un logement pour elle et son fils. « *Ma voix a des différents sons de cloches et Los Angeles des aspects différents. Je ressens fortement "l'autre côté de Los Angeles", les contre-allées, la fin de la ruée vers l'Ouest, le smog comme une allégorie, et la ville comme un centre de recherche sur les multiples effets et conséquences de la solitude.* » Agnès Varda

18 h 15

Écran 1



Lions Love

d'Agnès Varda

États-Unis/1969/couleur/1 h 50'/vostf

avec Viva, James Rado, Jérôme Ragni, Shirley Clarke

Trois acteurs – Viva, Jim, Jerry sur le chemin de la "starcité" et sur celui non moins difficile de la maturité – vivent dans une maison louée sur une colline de Hollywood. Ils ont tous les trois des crinières de lion. Ils parlent beaucoup et quelquefois en même temps. Ils hébergent un(e) metteur en scène de New York (Shirley) venue discuter le contrat de son éventuel film hollywoodien.

Cela se passe en juin 1968, quand Robert Kennedy fait sa campagne électorale, la gagne, est victime d'un attentat dont il meurt le lendemain à l'hôpital. Les trois lions-acteurs vivent, à leur façon, cette page d'histoire américaine à travers ce que la télévision en montre, cependant que leurs amis (Shirley-Andy) ont d'autres problèmes. Il s'agit évidemment plus d'une chronique que d'une histoire, d'autant plus que les acteurs jouent plus ou moins leurs propres rôles. Agnès Varda

16 h 15

Écran 1

Le Bal des vauriens

(The Killing of a Chinese Bookie)

de John Cassavetes

États-Unis/1976/couleur/1 h 49'/vostf

avec Ben Gazzara, Azizi Johari, Meade Roberts, Seymour Cassel

Cosmo Vitelli vient de rembourser la dernière hypothèque de sa boîte de nuit et fête l'événement dans un cercle de jeux où il perd une grosse somme. Il doit rembourser au plus vite ou abattre un vieux bookmaker chinois.

L'ambiguïté de l'image, ce par quoi elle ne peut que cacher en montrant, l'impossibilité où elle nous défie d'y retrancher le mensonge du vrai, d'y séparer l'apparence de l'être – cette ambiguïté consubstantielle de l'image est à la base même du dernier film de John Cassavetes. Sans doute est-ce là aussi le style propre de Cassavetes, mais c'est l'application de cette écriture au genre policier, l'un des plus codés qui soient, et le traitement qu'il impose à sa fiction, qui fait toute la singularité du *Bal des vauriens*. **Yann Lardeau**

18 h 30

Écran 2

### Oasis

de James Schneider

États-Unis/1995/couleur/10'/vo

Green Valley est une communauté privée située dans les plaines arides du désert du Nevada. Nous entrons à l'intérieur de cette enclave homogène et découvrons que les signes de vie les plus visibles sont des statues de bronze peintes (parmi 40 000 autres habitants, Sylvester Stallone et Tom Jones).

en avant-première

### De l'autre côté

de Chantal Akerman

France-Belgique/2002/couleur/1h39/vostf

C'est une histoire vieille comme le monde et pourtant chaque jour plus actuelle. Et chaque jour plus terrible. Il y a des pauvres qui au mépris de leur vie parfois doivent tout quitter pour tenter d'aller survivre, vivre ailleurs. Mais ailleurs on n'en veut pas. Et si on en veut, c'est pour leur force de travail. Travail dont soi-même on ne veut plus. Alors on est prêt à payer l'autre pour qu'il le fasse à sa place. À le payer, oui mais mal. Dans ce film-ci, l'ailleurs c'est l'Amérique du Nord, et les pauvres sont pour la plupart des Mexicains. Ils sont passés pendant des années par San Diego mais le Service d'Immigration Américain qui se sert des technologies les plus avancées pour les arrêter, technologies inventées pendant la guerre du Vietnam et pleinement utilisées pendant celle contre l'Irak, a réussi à arrêter le flux des illégaux dans cette partie de la Californie et à le déporter dans les régions désertiques et montagneuses de l'Arizona. Là, ils ont crû que les difficultés, les dangers, le froid et la chaleur les arrêteraient. On n'arrête pas quelqu'un qui a faim. Mais on en a peur. Peur de l'autre, peur de sa souillure, peur des maladies qu'il peut apporter avec lui. Peur d'être envahi. Mais on n'a pas peur de le tuer. **Chantal Akerman**

20 h 15

Écran 1

### Casino

de Martin Scorsese

États-Unis/1995/couleur/2h58/vostf

avec Robert De Niro, Joe Pesci, Sharon Stone, James Woods

Scorsese s'attache à la description de malfrats qui envoient un des leurs prendre en main la direction d'un casino, véritable usine à jeux dont les recettes sont reversées aux parrains.

Le cinéaste raconte comment l'Amérique s'est toujours servi de l'image pour masquer, raconter au public une autre histoire, et mieux dissimuler la réalité de son horreur : Hollywood en est le meilleur exemple. Las Vegas devient alors une sidérante métaphore de l'Amérique – société du spectacle, abruti par le mauvais goût et l'excès de sa propre imagerie. L'image devient naturellement un écran derrière lequel l'État, les criminels et les politiques, peuvent agir en toute quiétude.

**Nicolas Saada, Cahiers du cinéma n° 500, mars 1996**

20 h 30

Écran 2

séance suivie d'une rencontre avec

**Arnaud des Pallières et Frédérique Pressmann**

### I Love Buffalo

de Kate Ross

États-Unis/2001/couleur/Beta SP/4'30

On fait le tour d'un parc en période de Noël dans une ville des États-Unis : pays des merveilles mais à un certain prix.

### Disneyland, mon vieux pays natal

d'Arnaud des Pallières

France/2001/couleur/Beta SP/46'

avec Emile Breton, Isabelle Poudevigne



Ce film contient : l'histoire du joueur de flûte de Hamelin, vingt-quatre enfants en poussettes, une théorie sur les montagnes russes, un concentré de sentiments personnels, quelques revendications syndicales de Dingo, une réhabilitation de la cécité, une méthode de guérison du cancer des amygdales, la description attendrie de quelques êtres surprenants, un suicide dans le Mississippi, la mort de Mickey, quelques cygnes, pas mal de canards, un portrait robot de l'auteur, et un petit plan de visite de l'enfance.

### Un cirque à New York

de Frédérique Pressmann et Sophie Sensier

France/2002/couleur/Beta SP/54'

Depuis plusieurs années, le Circus Amok sillonne la ville de New York tous les étés, entraîné par Jennifer Miller, femme extraordinaire dotée d'une barbe. Drôle, provocateur et engagé, ce cirque offre des spectacles en plein air et gratuits à des publics populaires. En 1999, la tournée reçoit un accueil particulièrement fort car la ville est en guerre contre son maire, le célèbre Rudy Giuliani.

14 h 00

Écran 1



## Un homme dans la foule (A Face in the Crowd)

d'Elia Kazan

États-Unis/1957/noir et blanc/2 h 06/vostf

avec Andy Griffith, Patricia Neal, Anthony Franciosa

Tout dans le film commence parce qu'une jolie fille, nièce du propriétaire d'une petite station de radio, a eu l'idée d'une émission : *A Face in the Crowd*; il s'agit de laisser parler et chanter dans le micro un homme de la rue. C'est ainsi que, dans une prison, elle dégote une brute hirsute et cette scène marque le moment le plus important du film, le déclin qui précipitera Rhodes du mauvais côté ; la petite speakerine lui demande son nom; il répond : « Rhodes. — Rhodes comment? — Eh bien! Rhodes, quoi! » La fille alors prend le micro et dit : « Il s'appelle Rhodes mais se surnomme Lonesome (*Le Solitaire*). » Tout l'esprit du film est dans ces quatre phrases. Cette petite rouerie journalistique déclenche tout le mécanisme; cette fille est honnête et brave, mais toute la bassesse du monde journalistique s'exprime dans sa petite trouvaille. Il passe de la radio à la télévision et son destin le hisse chaque jour à moins que ce ne soit sa spontanéité; il est franc, il met les pieds dans le plat, amène une négresse devant la caméra, une autre fois dénigre la marque de matelas qui finance l'émission. En Amérique, la politique toujours débouche sur le spectacle comme le spectacle sur la publicité et *Lonesome* bientôt se trouve sollicité par les futurs candidats à la présidence. [...] Ce qui importe ici, ce n'est pas la structure de l'œuvre mais son esprit inattaquable, sa force et j'ose dire sa nécessité. Les habituels défauts des films "honnêtes" sont leur mollesse, leur timidité, leur neutralité peu esthétique; celui-ci est passionné, forcené, puissant, inexorable comme une "Mythologie" de Roland Barthes et comme un plaisir pour l'intelligence.

François Truffaut, *Les Films de ma vie*, Flammarion, 1975

14 h 15

Écran 2

## Passage à l'acte

de Martin Arnold

Autriche/1993/noir et blanc/12'

Une famille américaine à table, enfermée dans le rythme cadencé de la table de montage.

## J'ai le droit de vivre (You Only Live Once)

de Fritz Lang

États-Unis/1937/noir et blanc/1 h 26/vostf

avec Sylvia Sydney, Henry Fonda, Barton McLane, Jean Dixon  
d'après une nouvelle de Gene Towne

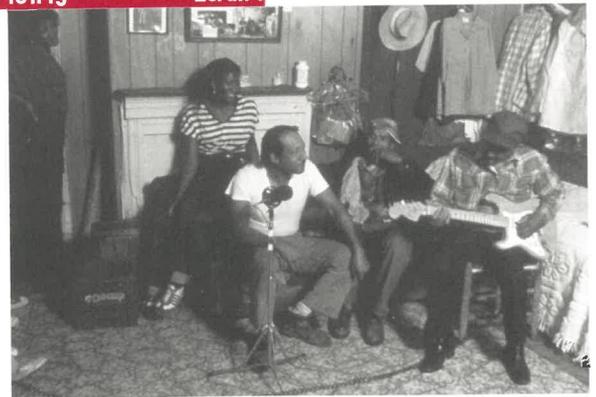
Joan Graham, l'assistante d'un avocat, est amoureuse d'Ed-die Taylor, un client de son patron. Taylor est un condamné qui purge sa troisième peine et que l'avocat réussit à faire libérer prématurément. Taylor est bien décidé à s'amender si la société lui en laisse les moyens.

Le point d'accomplissement le plus parfait du classicisme langien, lequel repose sur un double équilibre. Équilibre, entre le romantisme de l'auteur, présent dans la plupart de ses films, et son pessimisme. Équilibre entre les deux tendances de ce pessimisme : la tendance sociale et celle qu'on pourrait qualifier d'ontologique et de métaphysique. Pour Lang, la société autant que sa condition, enferme l'homme dans un enfer où son innocence enferme pour lui les mêmes conséquences fatales que sa culpabilité. La densité et la simplicité du récit, l'interprétation sublime de Fonda et Sylvia Sydney, le climat de menace qui pèse sur les deux héros, la géométrie de la mise en scène qui s'exprime à travers une multitude de *signes* plastiques et dramatiques enserrant les personnages dans leur destin, l'opposition tragique des blancs opaques et des noirs d'acier font du *You Only Live Once* l'une des œuvres les plus durables du cinéma.

Jacques Lourcelles

16 h 15

Écran 1



## Mississippi Blues

de Bertrand Tavernier et Robert Parrish

France/1983/couleur/1 h 47/vostf

Bertrand Tavernier et Robert Parrish partent à la découverte du sud des États-Unis. Sur la route 61 qui relie la Nouvelle-Orléans à Chicago, tout est propice aux numéros musicaux improvisés.

« J'avais envie de rencontrer, filmer les hommes et femmes qui avaient inspiré des écrivains aussi divers que Jim Thompson, Eudora Welty, William Faulkner, et que je croisais trop rarement dans les films américains. Je ressentais la nécessité de les écouter parler pour de vrai, de retrouver le cœur de l'âme noire. »

Bertrand Tavernier

16 h 30

Écran 2

## In the Street

de James Agee, Helen Levitt, Janice Loeb

États-Unis/1952/ noir et blanc/16'

Documentaire sur la vie des rues et les jeux d'enfants dans un quartier pauvre de Manhattan.

« Les rues des quartiers pauvres des grandes villes sont, avant tout, un théâtre et un champ de bataille. Là, inconscient et invisible, tout être humain est un poète, un personnage masqué, un guerrier, un danseur : en un génie artistique innocent, il livre face aux tourments de la rue, une impression d'humanité. Le but de ce petit film est de saisir cette impression. »

Commentaire inscrit au générique de *In the Street*.

## Honkytonk Man

de Clint Eastwood

États-Unis/1983/ couleur/2h02/vostf

avec Clint Eastwood, Kyle Eastwood, John McIntire, Alexa Kenin



*Honkytonk Man* qui s'ouvre, justement, sur la terre qui remplit tout l'espace est un film entièrement placé sous le signe de la poussière, de l'air, des éléments. Son seul sujet, magnifique, est de montrer comment la terre donne naissance à la musique. Comme le sol façonne l'âme. Un chanteur country accompagné de son neveu, tout jeune adolescent, traverse l'Amérique profonde de l'Oklahoma jusqu'à Nashville où il doit auditionner pour le *Gran' Ole Opry*, un spectacle télévisé très populaire.

On ne peut le dire avec plus de simplicité, la musique – l'art si l'on veut être pompeux – naît de la poussière accumulée tout au long du voyage. Ces chansons, elles, naissent des routes, des bars, elles naissent de chambres d'hôtel misérables, d'aventures sentimentales qui ne sont pas des aventures ni même des histoires. Elles naissent, voilà, de regarder les gens vivre.

Clint Eastwood filme le sud des États-Unis, comme le ferait un cinéaste régional, comme si Hollywood n'avait pas existé. Il sait trouver, pour montrer une musique qu'il aime, des images non pas qui l'illustrent mais qui s'en imprègnent.

Olivier Assayas, *Cahiers du cinéma* n° 353, novembre 1983

18 h 15

Écran 1

## Muhammad Ali the Greatest

de William Klein

États-Unis France/1964-1974/noir et blanc/2h00/vostf

En 1964, Cassius Clay devient champion du monde des poids lourds. Une date dans l'histoire du sport et surtout, une date dans l'histoire de la prise de conscience des Noirs aux USA. Dix ans après à Kinshasa, Zaïre, Muhammad Ali va se mesurer à l'imbattable démolisseur, George Foreman. C'est cela l'univers de William Klein : une oscillation entre sa position de futurologue, de militant cinéaste et de champion de cinéma direct. Le champion aime les champions et Ali lui fait retrouver son enracinement américain. L'Amérique est essentielle pour William Klein, même s'il vit en France depuis 1952. Fougue, flamboyance du vocabulaire d'Ali. Klein "le choppe" dans sa verve, son acuité politique, son génie de la publicité mais il va plus loin. Il montre l'importance charismatique d'un homme comme Muhammad Ali en tant que future puissance politique aux USA.

19 h 00

Écran 2

séance présentée par Pip Chodorov,

cinéaste et éditeur de Re: Voir Vidéo

## Amerika

d'Al Razutis

États-Unis/1983/ couleur/57'/vostf /projection en triptyque

Un film de dix-huit parties en trois bobines.

Un long métrage expérimental qui a été conçu bobine après bobine, afin de fonctionner comme une mosaïque qui exprime les sensations, les mythes, les paysages industrialisés de la culture occidentale... L'une des caractéristiques prédominantes de l'ensemble du film est qu'il prend l'iconographie d'images d'archives et des banques de données de notre culture hyper-médiatisée comme sujet : complexe de mythes et de phobies qui font invariablement du spectateur une victime.



## Lundi 3 février

20 h 30 Écran 2

séances suivie d'une rencontre  
avec Melvin Van Peebles

### Black Liberation/Silent Revolution

d'Edouard De Laurot

États-Unis/1964/noir et blanc/35'/vo

Résistant en Pologne puis en Angleterre, étudiant à l'ID-HEC, assistant de Becker et de Fellini, Edouard De Laurot part aux États-Unis et fonde *Film Culture* avec Jonas Mekas, puis la revue *Cineaste*, où il publie des textes théoriques importants. Militant, il réalise deux chefs-d'œuvre du cinéma engagé, en 1964, *Black Liberation* (reintitulé *Silent Revolution* pour cause de censure), avec et pour les Black Panthers, puis l'année suivante *Listen America*, film prophétique sur l'Amérique comme univers paranoïaque du contrôle. Au cours des années 70, il filme au quotidien des expériences psychédélics et érotiques qui à ce jour n'ont jamais été montées. Fiché comme activiste, il sera, selon Zoé Lund (artiste complète, qui fut sa compagne), assassiné par la CIA sur son lit d'hôpital. Il est indispensable aujourd'hui de redécouvrir cette figure encore plus méconnue aux États-Unis qu'en France. **Nicole Brenez**

### Sweet Sweetback's Baaadasssss Song

de Melvin Van Peebles

États-Unis/1971/couleur/1 h 30/vostf

avec Melvin Van Peebles

Écrit, produit, réalisé, musicalisé et joué par Melvin Van Peebles en 1971, ce film presque légendaire, archi-pillé, jamais montré en France, est lui-même héroïque : seul film Noir fait en dehors de Hollywood à avoir connu un immense succès populaire. L'argument est simple, centré autour des trois conduites de base dans les ghettos selon Van Peebles : courir, se battre et baiser. Sweetback gagne sa vie en s'exhibant comme étalon dans une boîte porno ; il se trouve presque par inadvertance, assommer deux flics qui tabassaient un jeune (militant) noir. À partir de là, il se met à fuir, à courir, et il ne s'arrêtera plus. Il est presque impossible de décrire le film, imprévisible, et dont on ne peut sortir qu'abasourdi. Van Peebles y accumule les scènes spectaculaires, sauf qu'il joue de *tous* les spectacles : anamorphose et tableau vivant, sexe et violence, jeux avec la perspective ou avec l'écran etc. Tout est brassé, cité, laissé en plan, comme si dans sa course sans fin, l'auteur-acteur refaisait aussi, à l'esbroufe, l'histoire du cinéma. **Serge Daney**



20 h 45 Écran 1

### Model Shop

de Jacques Demy

États-Unis/1968/couleur/1 h 32/vostf

avec Anouk Aimé, Gary Lockwood, Alexandra Hay, Carol Cole

En 1968, Jacques Demy et Agnès Varda réalisèrent deux films à Los Angeles, *Model Shop* et *Lions Love*. *Model Shop* décrit les dérives sans but d'un jeune conscrit à Los Angeles, qui le mettent brièvement en contact avec le personnage que joue Anouk Aimée dans *Lola*, travaillant à présent dans un *model shop* où elle pose pour des photographes amateurs. Filmé dans un style qui doit plus au néo-réalisme qu'aux maîtres hollywoodiens de Demy – le metteur en scène confia à Michel Delahaye qu'il avait failli titrer le film *Los Angeles 1968*, d'après *Allemagne année zéro* – *Model Shop* utilise les ressources de la fiction pour donner naissance à un document douloureusement vrai. Seuls ces deux visiteurs doués ont pu capturer la nouveauté radicale et l'étrangeté des transformations qui avaient lieu en Amérique, telles que les réfléchissait le microcosme californien, sans les filtres mentaux que les films américains installaient en même temps et qui ont fini par transformer cet endroit, à cette époque, en sorte de trou noir de l'histoire du cinéma.

Bill Krohn, *Cahiers du cinéma*, numéro hors série 68, 1998

## Mardi 4 février

18 h 00 Écran 1

### God's Country

de Louis Malle

États-Unis/1986/couleur/1 h 35/vostf

En 1979, suite à un projet abandonné, Louis Malle reçoit commande d'une chaîne de télévision non-commerciale (PBS). Ils connaissent son documentaire sur l'Inde, Calcutta, et lui proposent un film dans le cadre d'un projet intitulé "Phantom America". Malle part au hasard et tombe sur la ville de Glencoe (Minnesota), une ville de 5 000 habitants, sans cinéma, où il ne se passe rien. Il rencontre des gens, les filme pendant trois semaines. N'ayant pas d'argent pour faire le montage, il part sur le tournage d'*Atlantic City* et achève le montage en 1985. Le film fait soixante-dix minutes et la commande portait sur une heure et demie. Malle retourne à Glencoe et filme les mêmes gens, six ans après. *God's Country* est le contre-champ heureux d'*Alamo Bay*, une plongée vertigineuse au sein de l'Amérique blanche, *ordinairement raciste*.

Charles Tesson, *Cahiers du cinéma* n° 386, juillet-août 1986

18 h 30

Écran 2

## Award Presentation to Andy Warhol

de Jonas Mekas

États-Unis/1964/noir et blanc/12'

Le prix du Independent Film 1964 est offert à Andy Warhol.

## Pestilent City

de Peter Emanuel Goldman

États-Unis/1965/noir et blanc/16'

Un film obsédant de New York, ses frustrations sexuelles, sa violence et peste générale.

## Echoes of Silence

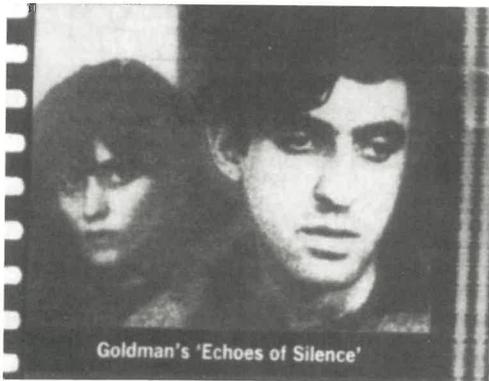
de Peter Emanuel Goldman

1964/États-Unis/couleur/1 h 20

Prix spécial de la mise en scène. Festival de Pesaro 1966

Peter Emanuel Goldman, né en 1939 à New York, commence par de petits films 8 mm sur sa ville, avant de donner un chef-d'œuvre : *Echoes of Silence*. En seize "chapitres" ou tableaux précédés d'un intertitre, sans paroles, avec parfois de la musique (de jazz) et une fois le léger bruit de la rue, en noirs et blancs contrastés et granuleux (la plupart des scènes ont été tournées la nuit), sans esbroufe, sans presque rien, le film présente quelques moments dans la vie à Greenwich Village de Stasia, Viraj et surtout Miguel. Il y a peu d'exemples dans le cinéma contemporain d'un portrait aussi discrètement désespéré de la solitude et de la recherche de la tendresse.

Dominique Noguez



20 h 30

Écran 2

séance suivie d'une rencontre avec Michael Bingham, professeur de civilisation américaine et américaniste

## Le Ventre de l'Amérique

de Luc Moullet

France/1996/couleur/25'

Les USA ce n'est pas seulement New York, Chicago... C'est avant tout les deux cents millions d'habitants de l'Amérique profonde représentée ici par la ville de Des Moines, qui sert de premier test lors des élections présidentielles. Elle vit naître dans ses faubourgs John Wayne et Jean Seberg, donc l'extrême droite et l'extrême gauche, qu'est-ce qu'elle a dans le ventre ?

## La Poursuite du bonheur (And the Pursuit of Happiness)

de Louis Malle

États-Unis/1987/couleur/1 h 20/vostf

L'Amérique comme terre promise. Pendant trois mois, Louis Malle a pris sa caméra, et il a parcouru les États-Unis, en long et en large et en travers, et il a rencontré des immigrés, venus du monde entier, d'Asie, du Moyen-Orient, d'URSS, des réfugiés cubains aussi bien que les neveux du dictateur Somoza, et Somoza lui-même. Il est entré chez eux, il les a interviewés, il a filmé l'arrivée d'une famille vietnamienne à l'aéroport - son entrée en Amérique -, la première leçon d'anglais, les passages clandestins à la frontière mexicaine, un dialogue inénarrable entre le chef de la police des frontières et un récidiviste... Comme dit Malle, c'est plus une tour de Babel qu'un melting-pot. Le film a des allures de carnet de voyage, film de rencontres, judicieusement monté, relançant sans cesse l'intérêt, à la fois modeste par rapport à son objet et très personnel : reflet d'une fascination.

Marc Chevrin

20 h 45

Écran 1



en avant-première

## Gerry

de Gus Van Sant

États-Unis/2001/couleur/1 h 43/vostf

avec Matt Damon, Casey Affleck

Les deux héros qui s'appellent l'un et l'autre Gerry, partent faire une balade dans le désert californien puis s'égarent. L'espace magnifiquement exploré par *Gerry* est celui de la frontière, séduisante et dangereuse, des rêves d'un Idaho mythique, du leurre d'un eldorado captivant les aventuriers fous. Un espace sans balises, où la fine ligne de démarcation qui sépare la civilisation de la sauvagerie, la réserve cool de la panique muette, le désir d'amour et le désir de mort, s'évapore comme la sueur sous le soleil implacable. Si, chez Béla Tarr, Van Sant a puisé l'inspiration d'un renouveau stylistique, *Gerry* s'inscrit également dans la tradition d'un certain mouvement expérimental américain qui privilégie la longueur des plans, l'aspect plus pictural que narratif d'une image-tableau sans contrechamp, et opère un retour « *au cinéma des origines d'avant Griffith* ».

Peut-être est-ce pour cela qu'on a l'impression, en regardant les images signées par Harris Savides, d'assister à la naissance du monde, de participer à un spectacle d'une beauté inexplicable et dangereuse.

Bérénice Reynaud, *Cahiers du cinéma* n° 566, mars 2002



See the Difference



**Kinoton**

partenaire  
des Journées  
cinématographiques  
dionysiennes

**TACC**

*Technologies  
Audiovisuelles  
Cinématographiques  
et de Communication*

Centre d'Affaires Paris-Pleyel  
143/147 Bd Anatole France  
93285 Saint-Denis Cedex

Tél. 01 48 13 17 27 - Fax 01 48 20 73 75  
e-mail : [tacc@tacc.fr](mailto:tacc@tacc.fr)  
[www.tacc.fr](http://www.tacc.fr)

## informations

### Cinéma L'Écran

place du Caquet 93200 Saint-Denis  
M° Basilique de Saint-Denis (L 13)

#### Tarifs de la manifestation :

6,00 € plein tarif  
5,00 € tarif réduit  
3,00 € tarif adhérents  
2,50 € tarif groupe (scolaires et centres de loisirs)

Programme 01 49 33 66 77

Renseignements 01 42 33 99 24

Réservations scolaires 01 49 33 63 73

Télécopie 01 42 43 81 36

#### L'équipe

Armand Badéyan : direction, programmation  
Olivier Pierre : programmation, recherche des copies  
Olivier Eloy : chargé de production  
Loubna Fahmi, Chiara Daccò, Hervé Guedjald : assistants de la communication  
Catherine Haller : responsable de la communication  
Carine Quicelet : responsable jeune public  
Soufian Grime, Vadim Chvets : médiation culturelle  
Monique Trémel : secrétariat  
Odette Girard, Marie-Michèle Stéphan,  
Yasmine Lombry : caisse  
Sylvy Donati, Laurent Callonec, Adrien Nédelec : accueil du public  
Achour Boubekeur, Patrice Franchetti,  
Serge Vila, Mélanie Tintillier : projection  
Daniel Burson : transport des copies

#### Catalogue

Olivier Pierre : édition  
Anabelle Chapô : conception graphique  
Groupe Corlet : flashage, impression  
Photo de couverture : *État de choc* d'Augustin Gimel

## remerciements

Agnès Varda, Melvin Van Peebles, Lionel Soukaz, Isabel Mendelson, Marcel Hanoun, Stratis Vouyoucas, Augustin Gimel, Frédérique Pressmann, Arnaud des Pallières, Pip Chodorov, William Klein, Maurice Lemaître, Kate Ross, James Schneider, Hervé Pichard, Mayumi Matsuo, Solange Marcin, Bernard Eisenschitz, Michael Bingham, Julia Wright.

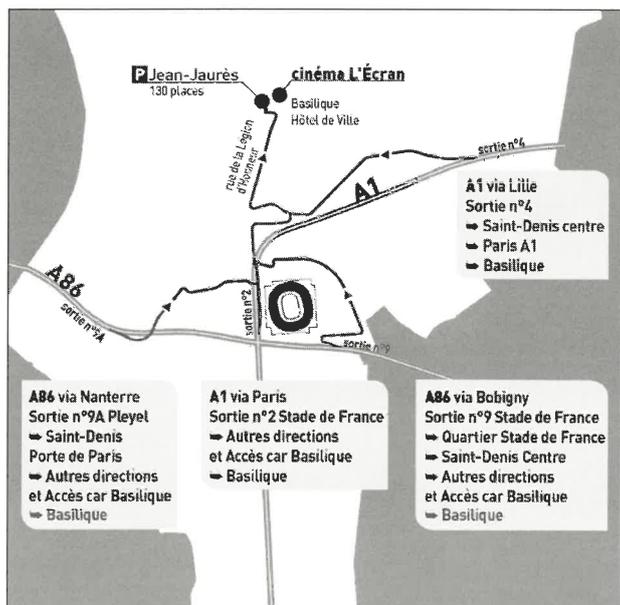
Marie-Pierre Macia, Martine Scoupe, Jeffrey Bledsoe, Aube Rabourdin et les Rencontres internationales de cinéma à Paris, Jay Hernandez et My Cactus Inc., Jackie Buet, Ève Ridet et le Festival international de films de femmes de Créteil, Bernard Benoliel et la Cinémathèque française, Eric Le Roy et le Service des archives du film et du dépôt légal du CNC, Michèle Gautard et l'INA, Edouard Monnet, Carole Novara et Vidéochroniques, Anita Benoliel et Ciné-Tamaris, Inger Servolin et Iskra, Guy Chantin et Action Gitanes, Guy Draï et D 3 Distribution Films, Little Bear, Cinémas 93, L'Agence du court métrage.

Cinédoc, Loch Ness diffusion, Documentaire sur Grand Ecran, Columbia Tristar films, Connaissance du cinéma, Pyramide, Artédis, Océan films, Universal International Pictures, Haut et Court, Les Films d'ici, Warner Bros., Films du Paradoxe, Amp, Light Cone, Euripide distribution, UFD.

Marie-Jo Merchez, ACA, Université Paris 8, Anouk Althausen, Olivier Douet et TACC, Cyril Lestage et le Centre commercial Saint-Denis Basilique, Martine Peigner et *Libération*, Florence Béhar et FIP, la BiFi.

Les démarches quartiers de la ville de Saint-Denis, les services municipaux de la Ville de Saint-Denis, Laurence Dupouy-Veyrier, Véronique Cousin et la Direction de la Culture de la Ville de Saint-Denis.

Nous remercions chaleureusement Philippe Azoury, Xavier Baert, Émilie Cauquy pour leur collaboration, Janine Euvrard, Agathe Dreyfus, Chloé Donati, Christèle Huc, Yuko Tanaka pour leur soutien et tout particulièrement Nicole Brenez pour son aide précieuse et ses conseils.



**Libération**

**le aime**  
**cinéma**



**TOUS LES MERCREDIS**

le **cahier Cinéma**,

avec les chroniques, les entretiens  
et tous les films de la semaine



**TOUTE L'ANNÉE**

avec les **avant-premières**  
exclusives réservées à nos lecteurs